

LE MONDE

Ouverture de Musica 89 à Strasbourg Stockhausen sous le mufle des TGV

Septième du nom, le Festival international des musiques d'aujourd'hui tient, d'emblée, ses promesses et offre quarante soirées passionnantes, d'ici au 11 octobre, aux Strasbourgeois, qui s'y pressent en foule. Prolongation à Bonn pour sept concerts. Et rencontre avec le directeur, Laurent Spielmann.

Publié le 19 septembre 1989

Musica 89 s'est ouvert en fanfare, samedi 16 septembre, par une double exécution de Gruppen de Stockhausen, dont les trois formations orchestrales ne comportent pas moins de quarante instruments à vent. C'est à Bischheim, dans les gigantesques ateliers de la SNCF (où l'on avait présenté, il y a quelques années, l'oratorio de Kagel, la Décréation du monde), que se déployait cette vaste partition spatiale, sous le mufle des TGV, venus panser leurs plaies (1).

Mille cinq cents personnes y étaient cernées par les instrumentistes virtuoses du Sudwestfunk de Baden-Baden, répartis sous les baguettes de Michael Gielen, de Peter Eötvös et d'Arturo Tamayo, qui réalisent un véritable travail d'horlogerie.

Le cadre, l'effectif, la difficulté de l'oeuvre sont si exceptionnels qu'elle est rarement jouée (on ne l'a pas entendue à Paris depuis 1971). Mais l'abstraction hautaine de Stockhausen y a sans doute aussi sa part. L'intelligence de Laurent Spielmann, directeur de Musica (lire ci-dessous), a été de nous offrir deux fois Gruppen. D'abord, on se trouvait submergé par le spectacle et l'audition, incapable de faire la liaison entre ces sonorités voltigeant d'un orchestre à l'autre, entre les gestes des chefs et le résultat sonore. Puis à la seconde exécution, concentré sur la musique, avec une perception entière de la spatialité, on pouvait enfin écouter polyphoniquement ce jeu d'enchainements, de questions et de réponses, de résonances, dont on percevait la logique sans deviner où elle vous mène.

Un jeu vif-argent

Avec de grandes respirations, des scintillements intenses, mais tout de même un discours intimidant, où le démonisme du compositeur s'exprime moins librement que dans Carré. Mais Laurent Spielmann nous promet, pour une prochaine année, ce grand sommet lyrique, dans le même lieu.

Entre les deux auditions, Bernhard Wambach jouait de façon stupéfiante le Klavierstück X, du même Stockhausen, avec une technique souple, séduisante, intégrant les clusters, ces paquets de notes frappés avec le plat de la main ou l'avant-bras, à l'intérieur de ce flux quasi schumannien. Un jeu vif-argent, plongeant dans la musique comme une truite dans le torrent, déchainant des cyclones légers en tous sens à travers le clavier. Wambach, né en 1948, n'avait

que sept ans lors de la création de cette oeuvre ; il s'y est trouvé spontanément à l'aise, avec son toucher, sa virtuosité et son intelligence incomparables.

Dimanche, Musica mettait, comme toujours, les petits plats dans les grands, avec trois concerts copieux. Au palais de justice, on jugeait, en première instance, Pascal Dusapin, dont le Roméo et Juliette sera représenté aux entrepôts Kronenbourg les 29 septembre et 1er octobre. Deux délicieuses cantatrices, Kubler et Gerstenhaber, ont mis tout leur talent et leur coeur dans les pièces vocales de ce compositeur.

Mais celles-ci ressemblent un peu trop à des exercices, d'ailleurs tout à fait légitimes, pour un compositeur qui prépare un opéra ; et ces jeux de virtuosité sur les folies verbales très sages d'Olivier Cadiot n'atteignent pas les irrésistibles délires de Luciano Berio et de Cathy Berberian, jadis dans la même optique.

Au contraire, dans les pièces instrumentales (Laps pour clarinette et contrebasse, In et Out pour contrebasse), on retrouvait le courant profond et lyrique de Dusapin, une possession du temps par le chant et le flux mélodique, grâce à ces merveilleux musiciens que sont le clarinettiste Armand Angster et le contrebassiste Jean-Paul Celea, qui tire de son instrument des accents passionnés et déchirants.

Anthologie poétique

Dans la petite salle Hubert-Gignoux du TNS, c'était ensuite, la création du Combat d'Hector et d'Achille de Georgio Battistelli ; on gardait un souvenir mitigé du Jules Verne assez pagailleux de ce dernier à Musica 87. Voici, au contraire, un spectacle rigoureux, qui s'appuie sur deux interprètes exceptionnels _ Brigitte et Gaston Sylvestre, la harpiste et le percussionniste, de plus ici comédiens et chanteurs !

Le célèbre duel antique est saisi à travers une anthologie poétique où Homère, Dante, Shakespeare, Goethe, Valéry et bien d'autres se côtoient dans leurs langues originales ; et c'est une grande déclamation pompeuse, fantaisiste et émouvante, dite, susurrée ou chantée, dévorée par l'électronique, prolongée par les sons étrangers du synthétiseur, et jouée avec un charme, une poésie et une invention extrêmes.

Dans ce petit théâtre, où les acteurs touchent les spectateurs, on retrouve l'atmosphère et la magie des spectacles de tréteaux, avec un attirail d'objets inattendus autour des instruments. Une musique simple mais qui a une véritable emprise sur les textes et un mystère. La mise en scène de Virgilio Sieni, la direction vocale de Martine Viard, les décors de Luigi Benedetti et la dramaturgie du compositeur sont sans doute pour beaucoup dans cette réussite (2).

Nous reviendrons sur le troisième et superbe concert consacré à Luigi Nono.

Le Monde